



RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

TIFLIS

IMPRIMERIE MNATZAKAN MARTIROSIANTZ  
MICHAILOVSKY PROSPECT

*Les manuscrits, dessins, photographies déposés ne sont pas rendus. Les droits de reproduction des gravures et de traduction des articles publiés par LE CAUCASE ILLUSTRÉ sont expressément réservés*



# LE CAUCASE ILLUSTRÉ

საქართველოს  
საზოგადოებრივი  
მუზეუმი

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 3

1899-1900

Un prix de beauté



Juive du Caucase en costume de Géorgienne

D'après une photographie de Roïnoff







# L'ERMITE

Légende\* géorgienne, par le prince Ilia Tchavthavadzé.

Sur le haut sommet du mont Kazbek, où l'aigle ni le vautour ne peuvent voler, où les neiges éternelles ne sont jamais fondues par les chauds rayons du soleil, loin des bruits du monde, dans l'imposante solitude et le calme, là où le grondement puissant du tonnerre domine ces royaumes, où la gelée règne et les vents soufflent, là, au temps jadis, s'élevait une maison de Dieu, bâtie par des hommes pieux et saints. Le souvenir de cet ancien temple est toujours cher au peuple qui a conservé jusqu'à nos jours son nom: Betléem.

Les murs de ce monastère retiré étaient entourés de glace; il avait été creusé dans des blocs massifs et rocailleux; la porte était taillée dans un roc solide, semblable à l'aire d'un aigle. Une énorme chaîne de fer descendait jusqu'au sentier, et sans l'aide de ce guide étrange nul ne pouvait pénétrer dans l'enceinte.

En ces temps anciens, des moines abandonnèrent la vallée habitée et se consacrèrent à Dieu dans ce lieu sauvage et solitaire où ils chantaient les louanges de la Divinité et marchaient dans les voies de la sainteté, loin des vanités du monde, s'efforçant de se rendre dignes de l'Eternité bienheureuse. Ces saints religieux, en échange de leur sacrifice, trouvèrent la paix. Les montagnards les vénéraient et publiaient leurs louanges, leurs bonnes actions et la grâce divine. Encore à présent, cet endroit est sacré pour le peuple, et si, pendant une chasse, un animal blessé cherche un abri en ce lieu, aucun chasseur ne peut l'y poursuivre. Seul un homme dont la vie est consacrée à Dieu a le droit de se reposer à l'ombre de cette ruine, et celui qui transgresserait cette loi périrait par l'éclair foudroyant et vengeur.

Dans cet ermitage abandonné se retira un anachorète. Il fuyait le monde et renonçait aux biens présents pour vivre avec Dieu, loin de la demeure des pécheurs, du royaume des méchants où le juste lui-même n'échappe point au pouvoir tentateur de Satan, où l'homme est poursuivi par le mal qui le guette comme un voleur, où l'infidélité, la corruption, la rapine règnent, où le frère convoite le bien de son frère, où la jalousie et la haine ont remplacé l'amitié. Il quitta ce monde où chaque don n'est qu'un piège et la beauté un leurre.

Seul au milieu des glaciers, l'ermite cessa de penser aux misères et aux péchés des hommes. Il bannit de son cœur tout souci mondain, toute pensée ou envie profane, afin de se présenter devant le jugement de Dieu avec un esprit pur et détaché de tout. Nuit et jour se lamentant, priant et se martyrisant, il tâchait de purifier son âme. Nuit et jour, l'écho répétait ses soupirs, ses plaintes, et ses larmes ne tarissaient plus. Loin de ce monde éphémère, son esprit s'épanouissait comme une fleur; tous les désirs terrestres étaient calmés et ensevelis.

Il était jeune; ses traits nobles et beaux. Sa figure de saint reflétait la sérénité; elle était mélancolique, triste, resplendissant par la grâce divine. Son regard doux et calme exprimait des pensées profondes. Dans ses yeux méditatifs on voyait se mirer la vertu modestement parée; on eût dit qu'ils se réjouissaient de voir l'entrée du Paradis ouverte et d'aller vers le Seigneur avec la foi sure d'un élu. Jeûnant et priant, faible de corps, il vivait comme les saints martyrs qui atteignent la gloire en suivant le chemin des souffrances et des privations.

\* Cette poésie géorgienne a été traduite en langue russe et en vers par M. Tchorjevski, en langue anglaise et en vers par Marjory Wardrop, en langue allemande et en vers par M. Leits. C'est d'après ces traductions et le texte original géorgien, que nous avons essayé de la raconter en prose française.





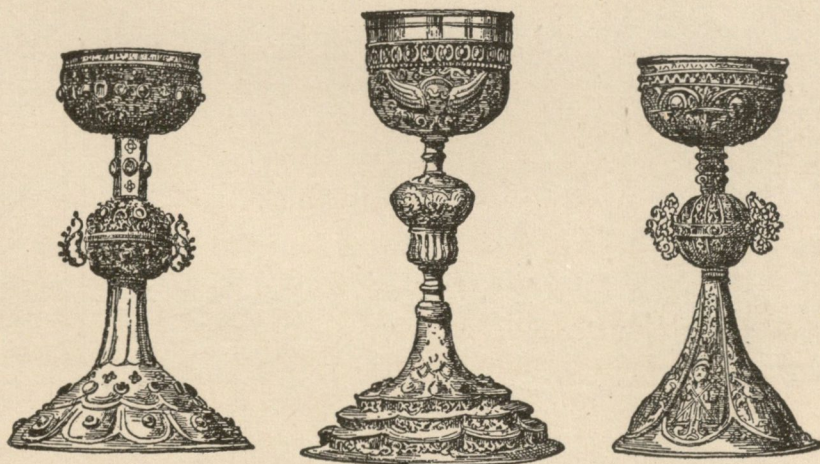
Son témoignage était accepté par le Seigneur qui écoutait les soupirs de son humble serviteur, et, pour répondre à ses prières, il lui accorda un miracle. La fenêtre de la sombre cellule où priait le moine recevait les premières lueurs de l'aube et les clartés de la lune, et lorsque le matin les gais rayons du soleil s'élevaient au dessus du Kazbek, ils pénétraient par l'étroite ouverture de la cellule isolée, comme une large et brillante colonne. Quand l'ermite priait, son livre, par le divin commandement de Dieu, restait soutenu par le rayon miraculeux. Ainsi s'écoulèrent des jours, des années, et comme signe que Dieu approuvait la voie que le solitaire suivait pur et sans péché, le miracle se renouvelait chaque jour.

Un soir, fatigué, las des longues veillées, il se traîna au dehors et fixa son regard pensif sur la plaine tapissée de verdure qui s'allongeait entre les collines. Le soleil couchant n'avait pas encore disparu; il continuait à briller derrière les sommets des montagnes et formait autour des pics un radieux éventail de feu. Le ciel bleu pareil à un brasier, était semé de paillettes d'or et de pourpre scintillant à travers les nuages qui les repoussaient et les faisaient étinceler. L'ermite ravi restait en extase devant ce tableau féérique, cette vue merveilleuse qui pour lui était une preuve vivante de la puissance divine. Mais soudain, le vent s'éleva; l'orage gronda au dessus des rochers, des ravins, des cavernes, et bientôt le sommet du Kazbek fut caché par un sombre nuage qui s'étendit de plus en plus sur l'immense voûte céleste; le tonnerre éclata, rugit avec fureur comme s'il attaquait son ennemi mortel. Ce bruit, ce vacarme terrible firent trembler le ciel, la terre, et, tout à coup, tout fut plongé dans l'obscurité. Alors la grêle se mit à tomber; le tonnerre, les éclairs, la grêle, le vent soufflant avec rage parmi les rochers, faisaient un infernal vacarme. On eût dit que tous ces éléments s'efforçaient à assouvir la colère de Dieu sur la terre errante. Le moine se réfugia dans sa cellule et pria la Vierge avec ferveur pour que le Seigneur protégeât le pays contre la ruine et le péché.

*La suite au prochain Numéro*

*S. L.*

### L'orfèvrerie religieuse au Caucase



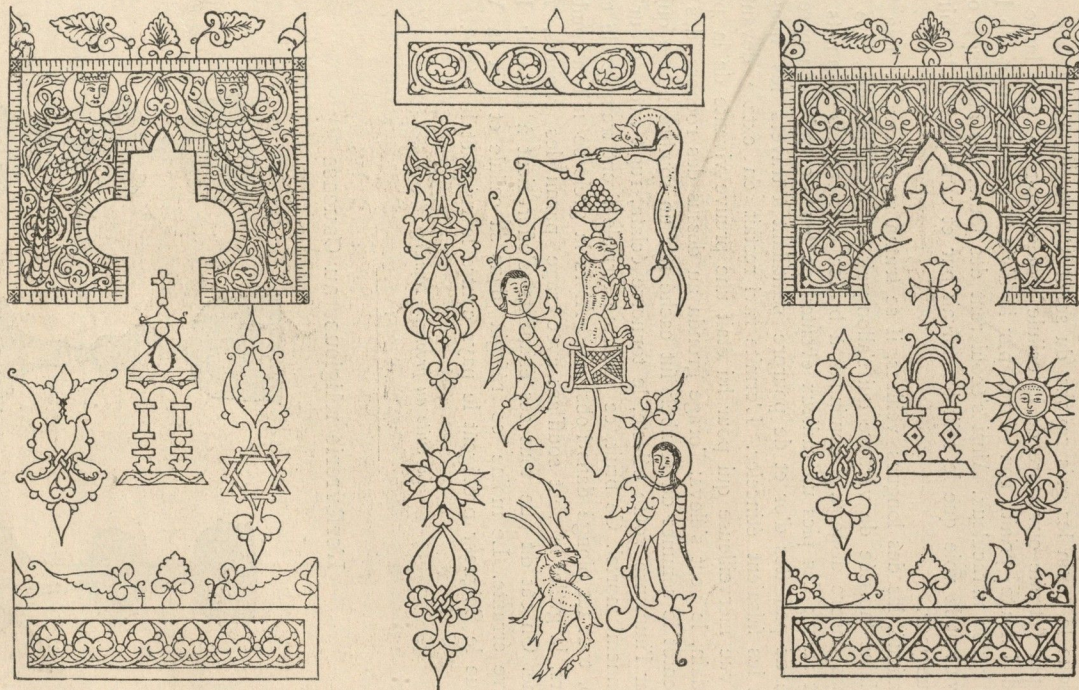
Calices arméniens, en or et argent (Eglises d'Erzérourm)





ՀԱՅԿԵՅԷՆ  
ՅՈՋԷՆՈՒԹՅՈՒՆ

Les manuscrits arméniens



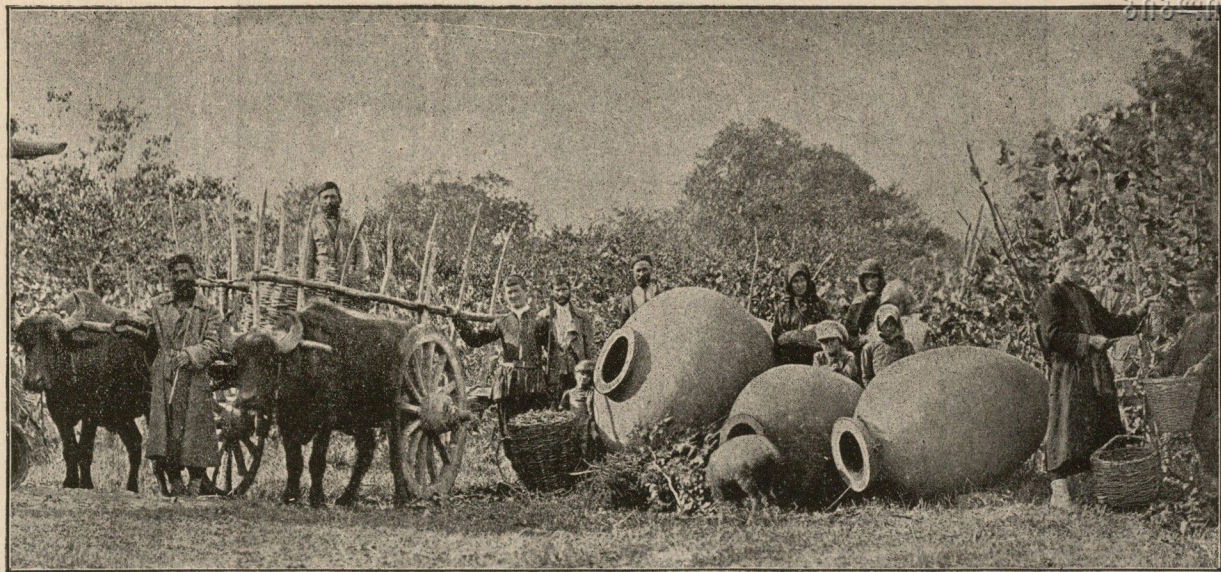
Détails et motifs d'ornements d'un manuscrit arménien du XVII<sup>ème</sup> siècle



Au pays de la vigne



საქართველოს  
საზღვარსაღიშობა



La vendange en Kakhétie



## Types du Caucase



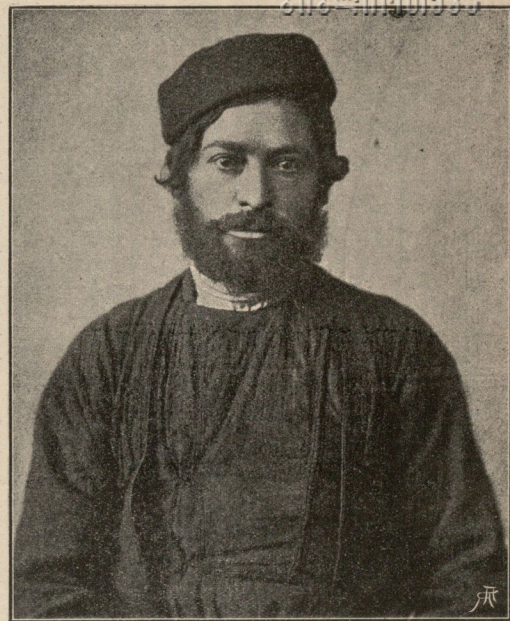
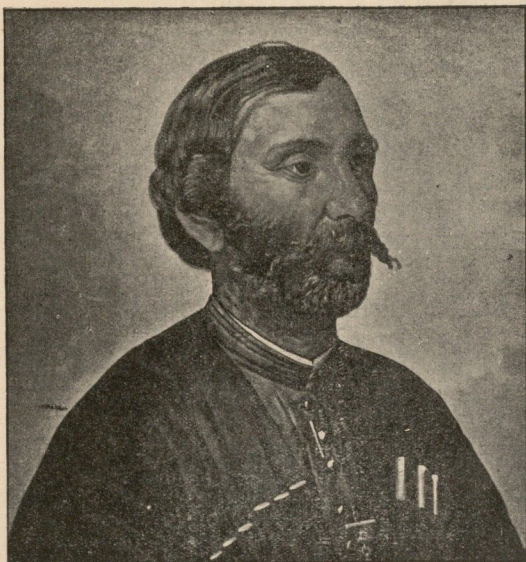
Géorgiens et Géorgiennes de Djavakhéthie  
(District d'Akhalkalaki)



Types du Caucase



36.136340  
202 770.00000



Kakhétiens





e les demande. Les capitalistes fourniront les capitaux, lanceront des actions et réaliseront de gros bénéfices; quant à la noblesse, elle n'aura qu'à gérer l'affaire.

**Prince Guigo.** Allons donc! mon cher; nous n'arrivons pas à bout de nos affaires qui nous sont familières depuis l'enfance, comment veux-tu que nous nous occupions d'une chose à laquelle nous n'entendons rien? Il n'y aura que les capitalistes qui profiteront.

**Prince Baliko.** Allons, tu dis des bêtises!.. C'est de l'intérêt de tout le pays... Les capitalistes placeront avantageusement leurs fonds, et nous autres propriétaires nous pourrions écouler nos produits avec profit!

**Prince Guigo.** Quels produits? dis-moi un peu?.. Penses-tu que j'irai à Tiflis vendre mon vin et mon blé quand j'ai un pressant besoin d'argent et que les acheteurs viennent d'eux-mêmes acheter le vin à l'état de moût et le blé sur pied, et me donnent de l'argent d'avance? J'irais attendre à Tiflis que ces mêmes acheteurs m'offrissent davantage? Non, mon cher, tu blagues!

**Prince Baliko.** Tu deviens absurde!

**Prince Guigo (s'échauffant).** Comment, absurde! Qu'Iliko Am-bouladzé retirera de gros bénéfices du chemin de fer; ça je le sais. Avec toute sa clique il abattra nos forêts indivises, les enverra à Tiflis et deviendra riche. Et nous, nous resterons là à regarder dévaliser notre bien. Moi, mon cher, je suis contre ce chemin de fer; nous n'y aurons aucun avantage!

#### SCÈNE VII

*(Sandro entre, et met sur le takhti: des œufs, du pain, des herbes et une cruche de vin).*

**Prince Baliko.** Enfin! grâce à Dieu! *(Il prend du pain)* Qu'est-ce que c'est que ça? Regarde; on ne peut pas manger ce pain, il est tout moisi!

**Prince Guigo (s'adressant à Sandro).** Pourquoi as-tu apporté de pareil pain?

**Sandro.** Et où en prendrais-je d'autre? Il n'y en a pas de meilleur; c'est le dernier! Pour dîner, il n'y en a pas du tout!

**Prince Guigo.** Et que fait Maïko? Pourquoi n'en cuit-elle pas?

**Sandro.** Il n'y a pas de farine!

**Prince Baliko.** Tu en as de l'ordre dans ton ménage! Tu es arrivé à ne plus avoir de farine à la maison!

**Prince Guigo.** Est-ce que c'est mon affaire? C'est la maîtresse de maison qui doit s'occuper de ça, et non pas moi. *(A Sandro)* Va en acheter ou emprunte à quelqu'un en attendant.

**Sandro.** Personne ne nous prête. On dit: „Vous aimez à emprunter, mais vous n'aimez pas à rendre!“ Donnez de l'argent pour en acheter!

**Prince Guigo (au prince Baliko).** As-tu de l'argent?

**Prince Baliko.** Pas un abaz! <sup>1</sup>

**Prince Guigo (à Sandro).** Va chez Dartcho prendre du pain pour le dîner, et un poud de farine. *(Sandro s'en va)*. Oui, mon ami, mes affaires vont mal! Si au moins j'en finissais vite avec l'hypothèque!

<sup>1</sup> Abaz, nom courant de la pièce de 20 kopeks.

**Prince Baliko.** Et penses-tu que ce soit bientôt?

**Prince Guigo.** Certainement; tout est prêt; les papiers sont présentés; je n'ai plus qu'à toucher! Mais il faut trouver de l'argent pour partir la semaine prochaine. Aujourd'hui j'irai à Signak pour en chercher.

**Prince Baliko.** Pourquoi à Signak? Tu ne peux donc pas trouver ici trois roubles pour arriver en omnibus jusqu'à Tiflis? Et là tu descendras chez quelque connaissance, sans aucuns frais.

**Prince Guigo.** Mais nous partons tous, en famille!

**Prince Baliko.** Pourquoi?

**Prince Guigo.** Comment pourquoi? Il y a déjà longtemps que Sona <sup>1</sup> n'a pas été à Tiflis. Il faut bien aller voir les parents, les connaissances, renouveler les toilettes. Il faut marier Nina qui n'a même jamais été à Tiflis; Nico et Kola doivent bientôt entrer au lycée, et nous ne pouvons laisser Marie seule; c'est pour ça que nous partons tous.

**Prince Baliko.** Mais pense un peu à ce que ça va te coûter! Attendez, au moins, de recevoir l'argent, et alors faites la noce si vous voulez. Tu sais bien que vous ne recevrez pas l'argent immédiatement, et, en restant à l'hôtel, vous allez faire de nouvelles dettes. Quel fiancé penses-tu trouver à Tiflis pour Nina? C'est une villageoise sans aucune instruction. Qui voudra d'elle?

**Prince Guigo.** Peuh! avec dix mille de dot je n'aurai que l'embarras du choix. Par le temps qui court, le Géorgien aussi est devenu avide d'argent; il se marierait avec un singe, du moment qu'il y a du comptant!

**Prince Baliko.** Admettons que ce soit vrai. Mais où as-tu ces dix mille? Même si sur ton hypothèque tu reçois quarante mille, tu ne pourras pas t'en sortir. Il faut payer vingt-cinq mille à Sarkissoff; il faut régler les dettes pour Kola et Nico; tu dois avoir près de trois mille de petites dettes personnelles, si ce n'est plus. Que te restera-t-il?

**Prince Guigo.** Il en restera!.. Pourquoi ne bois-tu pas, mon cher Baliko? A la tienne!

**Prince Baliko.** Merci, Guigo! A la tienne!.. Tu sais ce que tu devrais faire: fais courir le bruit que ta fille a dix mille roubles de dot, et, après, qui pourra t'obliger à t'exécuter? Jusqu'à la noce, le fiancé n'osera pas te les demander, et, après, à la grâce de Dieu! De nos jours, c'est à la mode!..

**Prince Guigo.** Non, je ne ferai pas ça. Je ne ferai pas de peine à ma fille. Je donnerai ce que je pourrai.

**Prince Baliko.** Tu ne t'en sortiras pas tout de même avec cet argent.

**Prince Guigo.** Je m'en sortirai! Il faudra payer intégralement seulement Sarkissoff; quant aux autres, je leur donnerai des acomptes... Ils attendront!

**Prince Baliko.** Il attendront?.. Mais tu sais bien que c'est la dernière hypothèque, et qu'après ça tu n'as plus rien à faire grever! Personne ne donnera pour rien l'instruction à tes enfants... Et les intérêts à la banque... tes revenus seuls n'y suffiront pas!

**Prince Guigo.** Quelle vilaine habitude tu as, Baliko, de croasser comme un corbeau!.. Tu m'agaces!

<sup>1</sup> Diminutif de Sophie.

NÉON

Traduction de N. Markaroff

*(La suite au prochain Numéro)*



## Les montagnards du Caucase

Pchaves, Touches, Khevsours

La Géorgie orientale, de même que celle de l'occident, se complète, au point de vue ethnologique, par une région d'accès difficile où vivent des montagnards, libres naguère: ce sont les Svanes, les Khevsours, les Pchaves et les Touches. Les hautes vallées du Caucase ont donné asile à des fugitifs de toute race et de langues diverses, qui ont fini, grâce à un long séjour au milieu des pâturages et des neiges, par acquérir, sinon un type, du moins une physionomie distincte, et se sont groupés en peuplades. Des Tchetchènes, des Lezghiens, des Grousiens, même des Juifs, dit la légende, sont entrés dans la formation de ces tribus; mais les principaux éléments qui ont concouru à ce groupement sont venus du Sud. Les pratiques chrétiennes, qui prédominent chez ces tribus, témoignent aussi de l'influence prépondérante des Géorgiens. Cependant, sur les versants du Nord, l'idiome dominant est d'origine tchetchène.



Pchaves

A l'Est du Barballo, montagne remarquable comme centre de rayonnement des eaux, s'étend la Touchie, arrosée par les deux torrents qui forment le Koïsou d'Andi. Au Sud, l'Alazan du Kakheth n'a sur ses bords qu'un petit nombre de Touches, et la population se compose surtout de Géorgiens. Au Sud-Ouest, les sources de l'Iora, celles de l'Aragva orientale jaillissent dans le territoire des Pchaves. A l'occident et au Nord-Ouest, sur les deux versants de l'arête centrale du Caucase, vivent les Khevsours c'est-à-dire les „Gens des Gorges“. Il n'existe pas de limites précises entre les domaines de ces tribus.

Les Pchaves, qui descendent le plus bas, soit à l'altitude de 1.000 mètres environ, et qui vivent dans le voisinage immédiat des Géorgiens de la plaine, sont les plus civilisés de ces montagnards et parlent un dialecte grouisien: leur nombre s'est grandement accru depuis qu'ils vivent

en paix avec leurs voisins et portent leurs denrées sur le marché de Tiflis.

Les Touches, moins nombreux et très à l'étroit dans leurs vallées sauvages, entourées de tous côtés par des monts neigeux, ont la réputation d'être les plus intelligents et les plus industrieux des montagnards de cette région du Caucase. La plupart des hommes, obligés d'émigrer pendant une moitié de l'année comme les Savoyards et les Auvergnats, rapportent de leurs voyages lointains, parmi les populations diverses de la plaine, des idées plus larges, un esprit plus entreprenant; plusieurs ont même su acquérir une certaine instruction et parlent plusieurs langues, en outre de leur idiome, langage extrêmement rude, pauvre en voyelles, riche en consonnes; ce langage possède en propre neuf sifflantes et huit gutturales dont l'une se combine diversement avec les consonnes précédentes ou suivantes d'une façon tellement intime qu'il a fallu inventer des signes spéciaux pour les représenter.

Les Khevsours sont encore des hommes grossiers, presque barbares; mais, par quelques-uns de leurs traits nationaux, ils sont restés l'une des nations les plus curieuses de l'Asie. Moins bruns en moyenne que les Touches, les Khevsours diffèrent par la stature, par les traits, la couleur des yeux, des cheveux et par la forme du crâne; la plupart ont la physionomie sauvage, le regard fuyant. Un grand nombre d'entre eux sont d'une extrême maigreur. Rarement les Khevsours ont les fines attaches du Tcherkesse: ils ont des pieds et des mains énormes, hors de toute proportion avec le reste de leur



corps. Le pays qu'ils habitent leur donne des muscles d'acier; ils gravissent les roches les plus abruptes en portant de lourds fardeaux.

Quelques-unes des coutumes khevsoures et pchaves, que les efforts des Russes n'ont pas encore réussi à faire disparaître, ressemblent à celles de maintes tribus des Peaux-Rouges et d'autres peuples sauvages en Afrique et dans le Nouveau-Monde. Ainsi les femmes doivent accoucher dans une tanière écartée, sans l'aide de personne, même celle de leur mari. Seulement ce dernier rôde autour du misérable réduit dans lequel est enfermée la patiente, et lorsque des cris l'avertissent que le travail de l'enfantement est pénible, il tire des coups de fusil pour encourager la malheureuse. Après la naissance de l'enfant, des petites filles, averties par le père, se glissent en secret, soit au crépuscule, soit à



Touches

l'aurore, pour aller porter du pain, du lait, du fromage à la nouvelle accouchée. Celle-ci, considérée comme impure, reste pendant un mois dans son réduit, que l'on brûle après son départ. Le père est félicité lors de la naissance d'un fils, et des festins se font à ses frais, mais, il ne doit point y prendre part. Les garçons reçoivent d'ordinaire des noms d'animaux sauvages: „Ours, Lion, Loup, Panthère“, symboles de leur vaillance future, tandis que les filles sont désignées par des mots d'affection: „Rose, Perle, Resplendissante, Fille-du-Soleil, Petit-Soleil, Soleil-du-Cœur“.

La plupart des mariages sont décidés par les parents respectifs lorsque les enfants sont encore au berceau; cependant les jeunes hommes pratiquent la formalité de l'enlèvement, comme si la fiancée ne leur était pas destinée depuis longtemps, et quand le mariage est conclu, même célébré, les époux évitent pendant des semaines ou des mois de se laisser voir en-

semble. Les usages relatifs aux inhumations ne sont plus observés avec la même rigueur qu'autrefois. Jadis il était interdit de laisser mourir quelqu'un dans la maison familiale; les mourants devaient fermer les yeux en face du soleil ou des étoiles; et leur dernier souffle se mêlait à celui du vent. En face du cadavre, les parents simulaient d'abord la gaieté; mais bientôt venaient les pleureuses: les lamentations, les cris de douleur, les chants de tristesse commençaient. Quand un enfant mourait avant le baptême, on ne manquait pas de le frotter de cendre.

Très fiers d'être chrétiens, les Khevsours le sont d'une manière originale. Leur dieu principal est le dieu de la guerre, mais parmi leurs dieux et leurs anges ils ont aussi la Mère de la Terre, l'Ange du chêne et l'Archange de la propriété. Ils célèbrent le vendredi, refusent de manger du porc, abhorrent les coqs, vénèrent les arbres sacrés, offrent des sacrifices aux génies de la terre et des airs. Ils ont des prêtres chargés de soigner les malades, d'asperger la foule du sang des victimes, d'annoncer l'avenir, de préparer la bière sacrée, et c'est à ces personnages que finissent par appartenir les bijoux, les vieilles médailles, les vases d'argent du pays. Cependant, c'est avec chagrin que les Khevsours se



საქართველოს  
მემორიალი



Géorgiens en tcherkessa, arkhalkouki et papak noirs





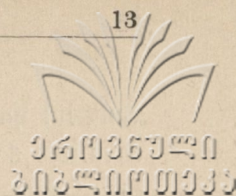
## La légende du château de Souram

Souram, le Surium de Pline, est une petite bourgade de la Kartalinie, située à douze verstes du col de Lhiki qui sépare la Géorgie de l'Iméréthie. C'était là que passait la route commerciale qui reliait les colonies grecques du Pont-Euxin à l'Ivérie et à la Perse. Les marchandises remontaient le Phase (Rion) et la Kwirila jusqu'à Charopan d'où on les chargeait sur des chevaux ou des chameaux pour franchir les montagnes meskiennes et atteindre les bords du Cyrus (Koura) où recommençait la navigation. Souram est baigné par le ruisseau du même nom qui se jette un peu plus bas dans la Koura. Ses environs sont d'une fertilité remarquable et produisent un des plus beaux froments de la Géorgie, bien que la plaine de la Kartalinie ait une élévation considérable et que Souram ne compte pas moins de 2.113 pieds de hauteur au-dessus de la mer Noire. Aujourd'hui ce bourg de 1.500 habitants ne renferme que la gare du chemin de fer, quelques bâtiments de l'Etat, des casernes, des hopitaux et une centaine de maisons géorgiennes. En revanche le paysage est caractérisé par l'imposante ruine qui domine le village. Selon l'historien Vakhoucht, le château de Souram aurait été fondé au deuxième siècle av. J. C. par le roi Pharnaos, de la seconde dynastie géorgienne. Cet antique manoir couronne un roc isolé qui surgit comme un îlot entre les deux bras de la Souramka. Là vivait un seigneur suzerain (thavadi), un de ces petits despotes que les rois du Khartli avaient tant de peine à contenir. Sur la face Sud-Est du château on remarque une muraille crénelée qui plonge sur l'abîme et semble n'être que la continuation du rocher. La tradition prétend qu'un des seigneurs de Souram se donna beaucoup de mal pour construire ce mur qui devait compléter la défense de la forteresse. Il avait beau choisir les meilleurs matériaux et surveiller lui-même les travaux, rien n'y faisait, et, à peine à la moitié de sa hauteur, l'onvrage maudit s'écroulait. On recommença plusieurs fois à bâtir, mais toujours en vain, et la muraille enchantée s'obstinait à tomber en poussière. Alors l'architecte déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de rompre le charme, et que ce moyen, qui lui avait été révélé par un songe, consistait à enterrer vivant, sous les fondements... un fils unique!

Grand fut l'étonnement des villageois à la nouvelle de ce nouveau procédé d'architecture, mais ils se tranquilliserent bientôt, chargés qu'ils étaient tous d'une nombreuse progéniture. Cependant on découvrit parmi eux une pauvre veuve laquelle n'avait qu'un fils qui la soutenait par le travail de ses mains. Le malheureux remplissait les conditions requises, et il fut désigné pour être descendu dans la fosse. Après le sacrifice la muraille s'acheva si heureusement qu'elle tient encore aujourd'hui; seulement elle ne sécha jamais entièrement, et l'humidité qui suinte à sa surface est attribuée aux larmes versées par la mère infortunée. Une vieille chanson, bien connue aux environs de Souram, exprime les plaintes de la pauvre veuve qui parle à son fils Zourab pendant qu'il est peu à peu muré. Elle lui demande s'il l'entend, s'il est encore vivant, et à la fin des différents couplets Zourab répond qu'il est déjà enterré jusqu'à la ceinture, puis qu'il en a jusqu'au cou, et enfin ses adieux se résument dans ce cri déchirant: „*Waimé déda gartavdi*“ maintenant, mère, c'est fini!

Telle est la légende singulière qui se rattache au château de Souram devant lequel le voyageur passe avec indifférence. Maintenant abandonnée aux oiseaux de nuit, ce n'est plus qu'une ruine comme il y en a tant au Caucase!





# L'hôte

Cette nouvelle, qui est une intéressante et exacte peinture des mœurs des montagnards ossètes, présentait à la traduction quelques difficultés. Le style haché, les dialogues, les temps des verbes qui, dans l'original, varient à chaque phrase, rendaient l'ensemble du récit illisible en langue française. Nous avons adopté l'indicatif qui simplifie l'intelligence du texte, et lui conserve à la fois l'exactitude et le mouvement

## I

Tout autour de soi ce ne sont que rochers abrupts, noirs, arides, fermés de toutes parts; au-dessus flotte un lambeau de ciel. Arrivé là on se croit dans le cratère d'un volcan. Par où, comment en sortir? Au milieu de ce gouffre coule bruyamment un torrent qui indique qu'il y a à cette enceinte diabolique une issue; elle n'ôte pas l'illusion de l'emprisonnement: l'eau glisse, cascade en chute continue, sort des montagnes, s'y perd au milieu des rocs; l'on ne pourrait la suivre dans le précipice sans fond. D'un côté, à une hauteur de dix saïènes, serpente un sentier large comme la paume de la main, frayé par quelques rares piétons; des passages fréquents, des foulées répétées l'eussent aplani, égalisé. Accidenté, en certains endroits tout dentelé, il est incliné vers le torrent. Un pied inexpérimenté ne pourrait s'y tenir.

Sur ce sentier galope à cheval un montagnard. Ni danger, ni précipice ne lui font peur. Tête levée, il fixe son regard sur les rochers opposés qui dressent là haut, très haut, leurs pointes noires, soudés les uns aux autres comme des cristaux prismatiques, et laissent en bas bosseler le sillon grim pant du torrent jusqu'aux sommets.

Le cavalier fait un soubresaut; se soulève de sa selle. Son cheval, perdant presque l'équilibre, vient de faire un faux pas, mais s'est vite retenu. Les yeux du montagnard lancent un éclair; il saisit son fusil passé en bandoulière. Un coup de feu...

un écho de tonnerre... le rugissement furieux des rochers.

En face, quelque chose est tombé: c'est un âne chargé d'une grande *kourjine*<sup>1</sup>. Le fardeau s'est détaché de la monture, a dégringolé dans le gouffre où le pauvre animal l'a suivi. Sentant le danger l'âne a vivement essayé de se retenir par ses sabots à chaque anfractuosité; mais, dans sa chute, se heurtant à un rocher, il a roulé dans le précipice.

Le cavalier recharge son fusil et dirige encore son arme du même côté. Il reste ainsi immobile quelques minutes; son visage trahit l'impatience. Puis, remettant son fusil en bandoulière, il talonne son cheval, s'élance en avant, criant à quelqu'un des injures et des menaces.

Quelques instants après, il arrête son cheval, en descend, le prend par la bride et se met à marcher rapidement sur une passerelle tremblante faite de traverses très minces et de broussailles, à une hauteur effrayante. Le cheval, qui ne partage pas l'impatience de son maître, ne se presse point, mesure soigneusement chaque pas sur ce treillis dangereux. Après le pont, une montée très raide. Le cavalier attache la bride au pommeau de la selle, laisse libre sa monture; lui, passe devant. En cet endroit aussi, le sentier n'est pas plus large que la main. Le cheval suit, calculant attentivement, fixant d'avance le point où il doit poser le sabot. Dans les tournants à angle aigu, l'intelligent animal s'arc-boute, portant ainsi son centre de gravité sur l'avant-main.

Marchant par zig-zag, le voyageur ne voit de-

<sup>1</sup> Sorte de bissac.





vant lui qu'un lacet abrupt. Si, par malheur, deux cavaliers se rencontraient, ils seraient perdus tous deux; impossible d'avancer ou de reculer. Pour éviter de pareils accidents, on doit s'arrêter à certains endroits, et, par des chants, des cris, avertir celui qui vient en sens contraire que pour le moment la route est libre. Là seulement le cheval peut souffler à l'aise, faire provision de forces jusqu'à la halte suivante. C'est pendant une de ces haltes, que notre montagnard, remplaçant les chants par des jurons et des malédictions à l'adresse de l'inconnu passé avant lui dans ce sentier, jurait de se venger et de le rattraper, dût-il aller jusqu'à l'enfer.

Enfin, le passage difficile est heureusement franchi. Cavalier et cheval atteignent, au sommet des escarpements, un petit plateau occupé par les constructions qu'on apercevait d'en bas sous forme de cristaux prismatiques. A vrai dire, ce ne sont pas des constructions mais des amas de pierres plates très adroitement posées les unes sur les autres sans aucun mortier. Les hautes tours, qui profilent au-dessus leurs angles et leurs pointes, ne sont aussi que mêmes tas de mêmes pierres. On ne connaît ni ciment, ni chaux, ni argile en ces parages où l'on ne voit que roches nues et où l'on est surpris de trouver des habitations. Il faut rendre justice aux montagnards; on ne pouvait mieux faire; les facades de ces constructions sont étonnantes: c'est plat, droit, sans aucun trou ni fente.

## II

Le cavalier se dirige vers la tour la plus rapprochée.

— Eh! les Doulaïeff! Qui de vous est à la maison? s'écrie-t-il, en s'approchant de l'entrée.

— Qui est là? demande une voix de l'intérieur.

— *Vouazag na kaou?* (Voulez-vous un hôte?)

— *Vouazag* est à Dieu, pourquoi n'en voudrions-

nous pas? répond un grand et solide vieillard, à la taille mince, vêtu d'un *arkhaloukh*<sup>1</sup> blanc et d'une *tcherkeska*<sup>2</sup> de même couleur, la main gauche sur la poignée de son *kinjal*<sup>3</sup> argenté.

— *Dabon khorzoua*,<sup>4</sup> Saoukouds (Bonjour, chien noir!) dit le cavalier.

— Ah! c'est toi! *Fondag rast oua*, Kibil! (Que la route te soit droite, petit chien!) Comment te portes-tu? J'espère que tu vas bien?

— *Dzabakh! Dzabakh fatsar!* (Bien, porte-toi bien toi-même).

— Comment va mon ami, ton père?

— Bien! je t'en souhaite autant!

— Tous les vôtres sont en bonne santé?

— Tous, tous; que les vôtres soient également tous bien portants; et vous comment allez-vous?

— Bien, grâce à Dieu!

— Mes camarades tes enfants?

— Tous, tous sont vivants et bien portants! Mais pourquoi causons-nous là, devant la porte? Entre te reposer; tu nous raconteras les nouvelles. Tu seras mon hôte désiré; il y a longtemps que ni toi ni ton père n'êtes venus dans ma maison.

— Saoukouds, je ne suis jamais aussi heureux que quand je viens chez toi écouter tes sages paroles; mais cette fois-ci mon cœur me dit qu'il n'en sera pas de même. N'as-tu pas, par hasard, donné l'hospitalité à cet ignoble *somekhag*?<sup>5</sup>

— Oui, il est ici.

— Pourquoi l'as-tu laissé entrer? Tu sais bien qu'il est pire qu'un chat crevé!

— De lui-même il s'est dit mon hôte, pouvais-je ne pas le recevoir?

— Dans ce cas, je ne suis pas ton hôte mais ton ennemi!

— Tu es nerveux, Kibil; calme-toi! Nous n'avons jamais été ennemis et ne le serons jamais. J'ai toujours été l'ami de ton père et conserverai cette amitié à ses enfants.

<sup>1</sup> Sorte de tunique de laine, de coton ou de soie, à collet haut et droit, et tombant jusqu'à mi-jambes.

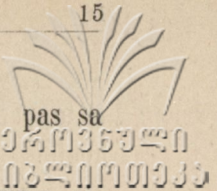
<sup>2</sup> Longue capote noire ou de couleur, fermée d'un rang d'agrafes et laissant voir l'*arkhaloukh*.

<sup>3</sup> Poignard à double tranchant.

<sup>4</sup> Chez les montagnards il est d'usage de donner aux enfants, dès leur bas âge, des surnoms de ce genre contre le mauvais œil; ces appellations leur restent pour toujours. En ingrélien on emploie souvent des diminutifs tels que „petit loup“ „petit chien“, „lionceau“; ou des épithètes telles que: „œil doré“; „beauté“; que tu sois heureux“; „envoyé par grâce de Dieu“ comme prénoms.

<sup>5</sup> Pour les Ossètes, tout marchand s'appelle *somekhag* (Arménien)





— Saoukouds, au nom de tes défunts, chasse ce chien qui profane ta maison; sa place n'est pas chez toi.

— As-tu perdu l'esprit, Kibil? Comment chasser mon hôte. Que dirait-on? Tout le monde médierait de moi si je violais les coutumes de mes aïeux.

— Je dois me venger de son insulte; où puis-je le trouver?

— Où tu voudras.

— Je l'attendrai ici jusqu'à ce qu'il t'ennuie; il ne vivra pas éternellement chez toi.

— Attente inutile! Tant qu'un danger le menacera, il ne sortira pas! Que lui veux-tu? Il paraît que tu lui as tué son âne et fait perdre toute sa fortune; n'est-ce pas assez?

— Alors, il t'a raconté? T'a-t-il dit pourquoi je le poursuis?

— Il a dit que quelqu'un l'avait dévalisé!

— Il ment!

— Alors, que s'est-il passé?

— Il a insulté ma femme!

— Ha!.. Ha!..

— Que je sois maudit si je mens!

— Je te crois... Je te crois!

— Il l'a poussé de propositions malhonnêtes et lui a offert des cadeaux pendant que ma mère et elle allaient à la fontaine...

— Ha!.. Ha!..

— Ne mérite-t-il pas la mort?

— Il n'est pas Ossète; il ignore nos coutumes.

— Alors, qu'il ne vienne pas ici et qu'il reste là où les coutumes permettent d'insulter les femmes!

— C'est là qu'il ira.

— Non, maintenant c'est trop tard; il ne s'en ira pas vivant de mes mains; son sang lavera l'insulte!

— Pas ici, Kibil; pas chez moi ni dans les limites de notre *aoul*.

— Je ne puis pourtant pas le laisser sortir d'ici. Il y a longtemps que je le poursuis. Hier matin, il a quitté notre *aoul* pendant que je n'y étais pas et veut probablement fuir en cachette de l'autre côté de nos montagnes. Là les chemins lui sont

ouverts et le Diable lui-même ne trouverait pas sa trace. Puis-je le laisser s'en aller?

— C'est la même chose; ici tu ne pourras rien contre lui.

— Saoukouds, tu m'agaces!

— Inutile de t'énerver; je ne suis pas fautif. Si tu as oublié ou ne veux plus te conformer à nos coutumes, moi je m'en souviens et m'y conformerai sévèrement. Il est mon hôte, et, selon les saintes traditions de nos aïeux, je suis obligé de le défendre.

— Jusqu'à quand penses-tu le cacher?

— Tant qu'il voudra rester chez moi, je le garderai en esclave dévoué; dût-il rester ici un an même ou plus. Et quand il aura quitté ma maison, si un danger quelconque le menace, moi-même avec mes enfants irons l'accompagner jusqu'à l'*aoul* voisin et ne le quitterons que quand je l'aurai confié comme hôte à tout le village. Alors seulement, tu feras ce que tu voudras!

— Saoukouds, tu ne feras pas cela!

— Que mes défunts restent toute une année au froid et affamés si au prix de ma vie je ne défends pas mon hôte et ne lui sacrifie pas mes enfants et toute ma maison!

A ces mots, Kibil pâlit, se met à trembler; ses yeux s'injectent de sang et il porte la main droite à son *kinjal*, mais sans en toucher la lame, et laisse retomber son bras avec un geste d'accablement. Le vieillard suit attentivement les mouvements du jeune homme, mais pas une minute la peur ne fait contracter les muscles de son visage.

— Saoukouds! dit Kibil, d'un ton plaintif, après un moment de silence, les yeux humides et retenant à grande peine les larmes qui l'étouffent, Saoukouds!.. tu es l'ami de mon père; tu es honorable, tu es *khistar* (doyen) de ce défilé; tous t'honorent, et moi plus que n'importe qui; tu es savant et expérimenté; je ne te connais pas d'égal; apprends-moi comment faire pour laver mon offense, je ne peux rentrer chez moi sans résultat. Que diront mon père, mes frères et ma femme elle-même si je ne sais pas défendre mon honneur et le leur? Non, Saoukouds, il vaut mieux que je crève



à ta porte ou en plein air que de supporter pareille honte!.. Apprends-moi comment agir.

— Kibil, mon petit soleil, maintenant, je reconnais en toi ton brave père! Tu es jeune mais tu peux porter fièrement le nom de mon ami et celui de nos célèbres aïeux. Tu es intelligent et sais te maîtriser. Je te félicite; c'est ainsi qu'il faut être. Tu t'es emporté et tu ne voulais pas comprendre qu'en te vengeant ici tu aurais déshonoré toute notre race et attiré la malédiction sur nous tous. Agis de manière à ce que personne ne se mêle de ta vengeance... Comment faire? me demandes-tu; je ne puis te le dire maintenant; je ne sais...

Le vieillard baissant les yeux se tait et se met à réfléchir. Un moment après, il dit:

— Sais-tu? La question est très délicate à résoudre ou peut-être suis-je trop vieux pour avoir toute ma lucidité d'esprit. Tout seul je ne puis te donner de conseil. Entre chez moi, repose-toi; j'inviterai d'autres vieillards; nous tiendrons conseil et nous te dirons comment tu dois agir. Si tu te trouves dans une situation critique, la mienne ne vaut guère mieux. Entre; fais-nous de la joie!

### III

Il fait sombre. Un feu brillant égaie une chambre assez vaste où la terre battue sert de plancher, et dont les murs et le plafond sont noircis par la fumée. Le feu brûle au milieu de la pièce, sous une large ouverture servant de cheminée et d'où pend une chaîne en fer terminée par un crochet pour suspendre une marmite remplacée cette fois par une grande ardoise plate et polie. Une femme vient de faire de la pâte avec de la farine d'orge; elle en façonne des petits ronds qu'elle met d'abord sur l'ardoise chaude puis quand ils sont un peu séchés, elle les enlève et les enterre dans la cendre chaude qui garnit le brasier: c'est le *kardzine* c'est-à-dire du pain.

En même temps, et par le même procédé, une

autre femme prépare le *khabisdjine*, galette de froment et de fromage de la grosseur d'une assiette. A côté, bout une énorme marmite, pleine jusqu'au bord et qui vient d'être ôtée de dessus le feu. Tout autour, des enfants de tout âge hument avec joie le fumet des plats chauds, attendant impatiemment le moment de se régaler. Pour eux, l'arrivée d'un hôte est une fête rare, car alors on met à contribution toutes les réserves de provisions.

Dans la pièce voisine, moins grande que la première, propre quoique non blanchie, qui est la chambre des hôtes et est éclairée par un tison de bouleau, Saoukouds et les plus notables de ses voisins ont un entretien très animé. Ils parlent à leur tour, pesant attentivement les dires de chacun, mais sans arriver à une conclusion définitive. Une seule chose est admise sans contradiction: c'est le droit de l'offensé à se venger, même si l'offenseur cherche à se disculper. Tout le monde est d'accord, et Kibil lui-même, «que la vengeance ne peut avoir lieu ni dans la maison de Saoukouds ni dans les limites de l'*aoul*, car l'hôte de l'un d'eux doit être protégé par tous les autres. Il ne reste à l'insulté qu'à choisir le temps, l'endroit et la manière de se venger; un montagnard adroit non seulement ne laissera pas échapper son ennemi mais saura sortir de terre au moment opportun».

Cet entretien et les sympathies des assistants calment un peu Kibil qui est convaincu que l'heure de sa vengeance est proche.

Le fils aîné de Saoukouds entre portant un vase plein d'eau; il invite les assistants à occuper leurs places et à se laver les mains. Chacun des hôtes, ne voulant pas être en dette d'amabilité, cède les places d'honneur aux autres au milieu de compliments de toute sorte. Enfin tout le monde s'assied par rang d'âge sur des trépiéds rustiquement travaillés. Face à l'entrée est Saoukouds; à côté de lui Kibil puis le doyen des voisins et ainsi de suite. Le fils cadet de Saoukouds présente à chacun la cuvette; l'aîné verse l'eau et offre la serviette.

Kourtatinetz

Traduction de N. Markaroff

(La suite au prochain Numéro)

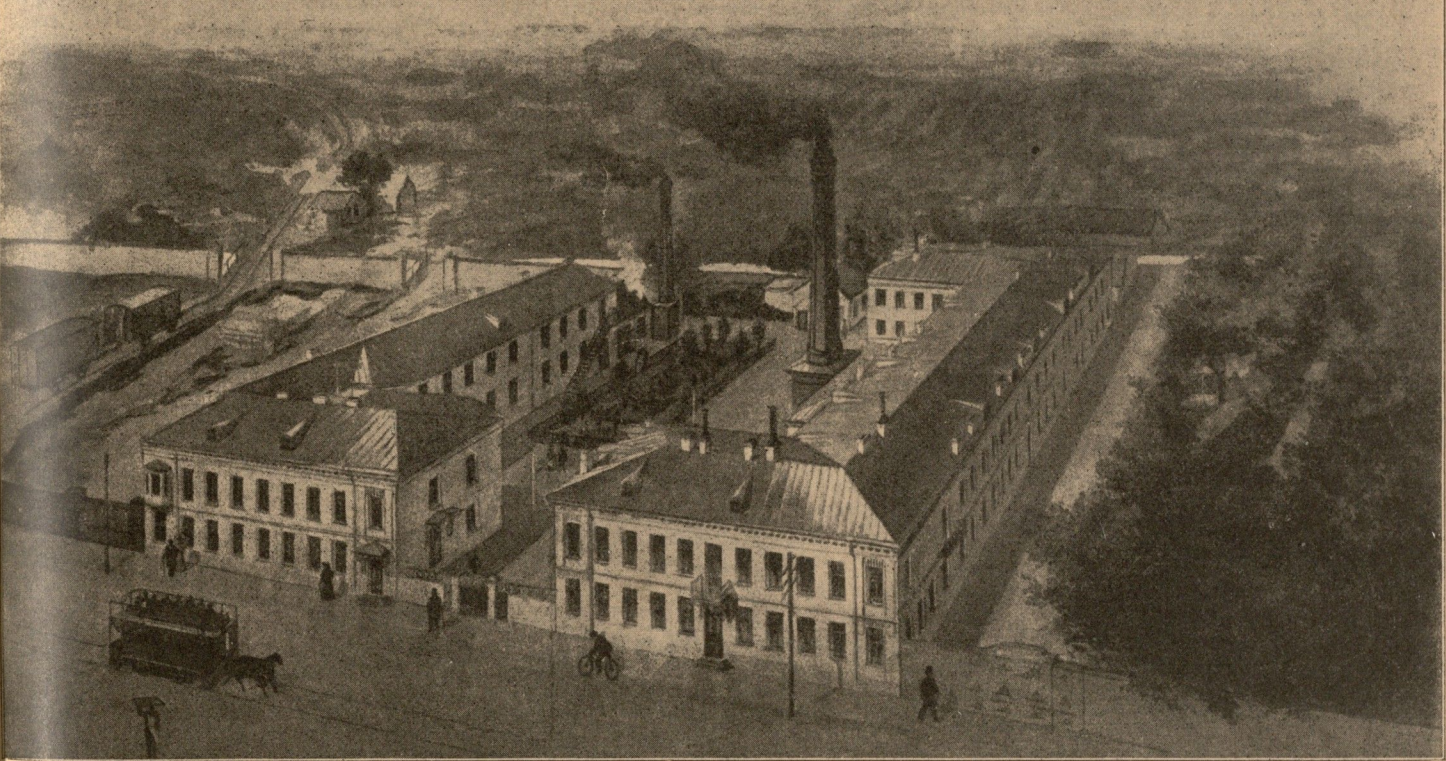




ФАБРИКА ПИЩЕВЫХЪ КОНСЕРВОВЪ ДЛЯ ВОЙСКЪ  
ОСНОВАНА въ 1862 году.

ФАЗИБЕРЪ

С-ПЕТЕРБУРГЪ



FABRIQUE DE CONSERVES ALIMENTAIRES

SPÉCIALEMENT POUR L'ARMÉE

F. AZIBERT

42 Ancienne perspective de Péterhoff

St. PÉTERSBOURG

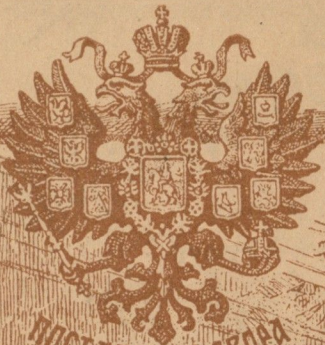
Депо въ главномъ магазинѣ офицерскаго экономическаго общества

Литейный просп., С.-Петербургъ





ქართული  
ნაციონალური  
ბიბლიოთეკა



поставщикъ двора  
ЕГО ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА

ЖУДОЖЕСТВЕННАЯ

ПОЗОЛОТНАЯ, СТОЛПНАЯ И РЪЗНАЯ МАСТЕРСКАЯ

А. ЖЕБЕЛЬ

Золоченіе куполовъ  
и церковныхъ оградъ

Исполненіе иконостасовъ  
возобновленіе

КІОТЫ,  
АНДЛОИ,  
ПЛАШНИЦЫ И ПРОЧ.

ВНУТРЕННЯЯ ОБСТАНОВКА  
ЦЕРКВЕЙ

Мастерская въ С. ПЕТЕРБУРГѢ  
Гороховая Ул. № 45

Лит. И. Брауна